

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXV

45^e Année — N° 2

ÉTÉ 1982

186

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

† RENÉ NELLI

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

TOME XXXV

45^e Année — N° 2

ÉTÉ 1982

RÉDACTION :

GRUPE AUOIS D'ETUDES FOLKLORIQUES

BP. 263 — 11005 CARCASSONNE CEDEX.

Abonnement Annuel :

— France 30,00 F.

— Etranger 45,00 F.

Prix au numéro 12,00 F.

Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1980.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

TOME XXXV - 45^e Année - N° 2 - Été 1982

SOMMAIRE

Jean CROS-MAYREVIEILLE

La Revue et les Associations.

Jean-Pierre PINIÈS

Éléments de littérature orale du pays de Sault.

Dominique BAUDREU et Urbain GIBERT

Les manlevats e les empruntats.

Bibliographie

Claudine FABRE-VASSAS : *Adrienne Soulié. Couturière et conteuse à Saint-Couat-d'Aude.* (Jean-Marie Bosc).

Antonin PERBOSC : *Proverbes et dictons du pays d'Oc.* (Jean-Marie Bosc).

Claude ACHARD : *Les uns et les autres.* (Jean-Marie Bosc).

Via Domitia, n° 25, Ethnotextes d'Ariège. (Jean Fourier).

Joan Forièr : *Diccionari de la litteratura occitana audenca.* (Raymond Palis).

La Revue et les Associations

Notre Revue, qui a largement dépassé l'âge de ses noces d'or, et qui est peut-être la seule de sa spécialité à pouvoir le dire, ne doit sa continuité qu'à une chance et un mérite ; la chance d'avoir eu sans cesse le concours de rédacteurs qui la considèrent comme leur enfant ; le mérite de n'avoir jamais dévié de sa ligne de conduite initiale, celle-là même qui a été si bien rappelée par J.P. Piniès en avant-propos de la réédition des fascicules introuvables de l'année 1938.

Or, c'est par une présentation de René Nelli que s'ouvrait le premier numéro de 1938. Il y définissait ce que l'on attendait des travaux d'ethnographie et de folklore pour retrouver, conserver et analyser le patrimoine de pensée, de langage, d'action, de mode de vie, de traditions populaires, d'un pays qui est le nôtre.

Dans ce but était créée une association : « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », forte de très nombreux adhérents, de délégués de villages, de chercheurs, d'érudits, sur qui reposait le travail de recherche des documents ; la Revue Folklore en est l'expression.

René Nelli, homme de lettres, n'a pas failli à sa tâche en assumant la responsabilité de la Revue pendant 40 ans, malgré la disparition prématurée de plusieurs fondateurs. Il a su, notamment, maintenir un courant de recherches et de publication : la Revue figure dans de nombreuses bibliothèques étrangères ; les numéros anciens sont de plus en plus demandés.

Et Nelli a formé des élèves, suscité des vocations. L'admiration que nous ressentions à son égard n'était pas toujours passive. Le « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », c'était d'abord les abonnés de la Revue, mais aussi les jeunes volontaires qui prenaient la relève de « la collecte » des travaux à publier.

C'est ainsi que, malgré le renouvellement des générations, il existe encore (et je dirai même : de nouveau) les bonnes volontés

compétentes et nécessaires. De plus, la nouvelle génération se sent capable de reprendre les activités d'animation, d'études en commun, d'expositions, que le « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques » avait dû abandonner lors de l'occupation et qui n'avaient jamais pu revoir le jour. C'est la raison pour laquelle s'est créée la nouvelle Association G.A.R.A.E., qui vient compléter sur le terrain la tâche ininterrompue de notre Revue ; celle-ci reste indépendante en tant qu'expression du « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques ». Mais nous sommes sûrs qu'elle recevra un appui très efficace du nouveau Groupe « G.A.R.A.E. ». **Sur le plan pratique, les abonnés de Folklore n'ont aucun changement à apporter à leurs relations avec l'administration de la Revue. Par contre, les adhérents du nouveau Groupe G.A.R.A.E. ont le choix entre l'adhésion pure et simple et l'adhésion « combinée » qui leur permettra de recevoir, eux aussi, le service de la Revue.**

Je profite personnellement de l'occasion qui m'est offerte pour rappeler avec émotion tout ce que nous devons à René Nelli et pour remercier de leur soutien le Conseil Général de l'Aude, la Ville de Carcassonne et tous ceux qui contribuent désormais à la pérennité de la Revue dans la fidélité aux principes qui étaient ceux de ses fondateurs.

Jean CROS-MAYREVIEILLE.

N.B. : Nous devons préciser que le présent fascicule (été 1982) sera suivi d'un fascicule double (Automne-Hiver) centré sur un sujet unique, celui des jeux, où la matière abonde grâce au renouveau de la « collecte ».

Éléments de littérature orale du pays de Sault

Le pays de Sault, zone montagneuse qui relie l'Aude à l'Ariège, a fourni une des plus riches collectes de littérature orale jamais réalisée dans une aire aussi limitée (1). Les textes que nous présentons ici ont été recueillis lors des premières recherches que nous avons menées, en 1971, sur le plateau qui va de Bessèze à Mazuby. Le plus souvent les enregistrements ont eu lieu lors de conversations à bâtons rompus — devant une porte, au bord d'un champ... — évoquant les temps anciens, les transformations qu'avait connues le pays, et les narrateurs sont souvent restés anonymes, silhouettes fugitives qui transmettaient une parcelle d'un savoir dont le temps efface les figures.

Conteurs d'un jour donc, d'un instant, qui restituent l'écho des veillées, lieux traditionnels des récits. Conteurs sans répertoire aussi qui ont retenu de la théorie répétée des contes qu'ils entendaient, une histoire, fragment privilégié par la mémoire : « ça on en racontait de tous ces contes dans les veillées mais je m'en souviens pas, c'est trop loin, je les ai oubliés. Tè il y avait *la lentilha*... » alors abolissant le temps, la parole — entrecoupée de rires et d'hésitations — se fait reflet de l'autrefois, chargeant le récit qui a survécu d'une valeur où l'émotion le dispute à la fierté.

* * *

« C'était le père et la mère. Ils vivaient dans le bois. Ils avaient une cabane. Alors ils avaient trois enfants. Le père était bûcheron, ça fait que les trois fils ont voulu faire comme le père. Alors un bon jour ils sont partis au bois tous les trois mais ils étaient encore jeunes. Le père a dit : « ils sont capables de rien, il faut que je les perde ». Ils se sont calculés avec la mère : « demain je les prendrai au bois et j'essaierai de les perdre ».

Alors voilà qu'ils sont allés dans un grand bois, c'était un bois grand comme le bois du Clat là-haut, quinze ou vingt hectares. Alors ils sont arrivés au bois ; là il y avait trois chemins. Alors l'un passe au milieu, les autres de chaque côté. Alors il dit :

« Tel jour qu'on se trouve aujourd'hui, il nous faut nous trouver là où qu'on soit, pour voir qu'on ne soit pas mort l'un ou l'autre. »

Alors il y avait l'aîné, il a dit :

— Moi, tu peux y compter. »

Alors les voilà partis. L'un arrive dans un village, il va demander au forgeron s'il avait besoin d'aide — à l'époque il y avait beaucoup

(1) Daniel Fabre et Jacques Lacroix. *La tradition orale du conte occitan*, 2 volumes. Paris. P.U.F., 1974.

Pierre Pous. *Cinq contes populaires du pays de Sault*. Atelier du Gué, Villelongue-d'Aude, 1979.

d'ouvriers — alors le forgeron lui donnait trente sous par jour et nourri bien entendu. L'autre, voilà qu'il s'en va un peu plus loin et il s'est mis garçon de café et l'autre il a toujours marché. Quand il est arrivé presque à la fin de la forêt il voit une petite cheminée qui fume. C'était presque dans un rocher ça, une grotte. Il dit : « Tant pis si on me tue, j'y entre ». Il rentre là-dedans et la première porte s'est ouverte, mais l'autre adieu ! Pour savoir ce qu'il se passe, il se dit, il faut que j'attende derrière la porte et quand ils arriveront, les propriétaires diront comme ils font pour ouvrir — parce que à l'époque on appelait un nom pour les portes et les portes s'ouvraient d'après le nom qu'ils appelaient. Alors voilà qu'il y avait une vingtaine de voleurs là-dedans, dans ce rocher, et quand ils sont passés, ils arrivent à cheval, lui il était caché derrière l'arbre. Et ils rentrent. Le premier, le chef, il a dit :

— Zame, ouvre-toi.

Il touche quelque chose, crac la porte s'ouvre. « Ça va, il se dit, quand ils repartiront moi je ferai pareil ». Voilà. Alors lendemain matin les voleurs, ils étaient une vingtaine, ils s'en foutent le camp, ils prennent les chevaux et ils partent. Et lui dit comme le chef avait dit, la porte s'ouvre, il rentre dedans, il trouve trois ou quatre tas de louis d'or dans la caverne. Et là il y avait beaucoup de pistolets, il y avait de tout. Mais voilà que le type il dit : « Comment je ferai maintenant ? » Il s'en va dans la forêt, il monte sur le rocher, il trouve une femme vieille. Cette femme :

— Là-dedans il y a un trou que tous ceux qui y sont allés dedans, ils ne sont pas revenus.

Il s'en revient à la caverne. Quand les types arrivent vers minuit :

— Et alors qu'est-ce que tu fais-là ? On va te tuer.

— Ah ! ne me tuez pas, qu'il leur dit, que je sais un château où ça ira bien pour leur prendre l'argent.

— Bon, eh bien, il a dit le chef, demain matin on ira à la première heure.

Les voilà qui partent de bon matin, lui était devant pour enseigner ce château. Alors voilà qu'ils arrivent là sur le trou, ils étaient tous en train de regarder comment ça marchait. Alors le petit leur dit — on voulait le faire passer devant à lui — :

— Oh ! mais moi je suis le plus jeune, je fermerai le trou.

Alors tous, il y en avait une quinzaine, ils sautent là-dedans. Le chef voulait pas trop y aller, il te l'attrape comme ça, par derrière, et il te le fout dedans. « Bon, il a dit, maintenant il faut que j'attende ». Il y avait trois ou quatre rochers de gros, il te les leur a foutus au derrière pour finir de les faire descendre. Alors voilà qu'il s'en revient à la caverne. Il a dit : « Maintenant, comme je ferai ? » Il y avait des mulets là, attachés il s'est mis — autrefois on avait, je ne sais si vous l'avez entendu dire, quand ils tuaient une chèvre la peau de la chèvre faisait une chose pour mettre du vin, cinquante litres, trente litres, vingt litres — alors voilà que ces mulets il se dit, je vais en prendre trois. Il y avait de ces *bots*, il te remplit ça de louis et il les met de chaque côté de ces mulets.

Alors voilà que le rendez-vous qu'il arrive des deux frères qui manquaient. Il prend ces mulets et allez, le voilà parti dans le bois. Voilà qu'au bout d'un jour ou deux il arrive à l'endroit où ils étaient partis les deux frères et ils se trouvent tous les trois.

— Tu sais, tu commençais à nous faire languir, à celui des mulets parce que les mulets n'allaient pas vite.

— Et qu'est-ce que tu portes là, dans ces mulets ?

— *E ben, ça diu*, j'ai travaillé au village, à un village que j'ai trouvé, alors je porte un peu de blé par là, quelque chose.

Il n'a pas dit qu'il portait de l'or parce qu'on l'aurait tué, la jalousie l'aurait tué. Voilà que quand ils se sont faits les adieux pour partir à la maison, en arrivant à la maison ils trouvent les parents pauvres comme ils les avaient laissés.

— Maintenant, il lui dit à sa mère, moi j'ai appris le forgeron, je porte trois cents francs, a dit l'un.

Bon, l'autre, le garçon de café :

— Je porte cinq cents francs.

— Bon, *ça diu*, on en aura pour un mois.

L'autre s'appelait *Fin-Volur*.

— Moi, il a dit, je m'appelle *Fin-Volur*. Vous viendrez m'aider à décharger les mulets.

Alors voilà que le père, tous les trois, sont allés pour décharger les mulets. Ils ont chargé un sac chacun :

— Mais qu'est-ce que tu portes là, de la ferraille là ? ils lui ont dit.

— Ne t'en fais pas, il a dit à sa mère. Vous n'auriez pas un drap dans la maison ?

— Si, a dit la vieille, il en reste un.

Il fait étendre un drap et il vide les louis d'or là-dessus. Il y en avait un tas comme ça.

— Maintenant, vous irez au marché, vous achèterez tout ce que vous trouverez de meilleur. Voilà. »

— Et bé, il a dit, entendu.

Le lendemain matin cette pauvre vieille il prend le cabas et il n'osait pas sortir ses louis d'or de peur qu'on le mette dedans. Alors il y avait la bonne du roi — parce que le roi habitait un peu plus loin dans un château, un peu plus loin là — quand il a vu que cette pauvre femme mendiait la veille et que ce jour-là il payait avec des louis, elle lui a dit la bonne, voilà, elle lui a expliqué ça au roi. Alors voilà que le roi il lui a dit à la bonne :

— Je vais avec vous prendre un domestique, on la fera venir à la maison cette femme pour voir d'où ils ont sorti ces sous.

Voilà que lendemain matin un carrosse arrive au marché, la bonne lui a dit :

— La voilà la vieille.

— Eh bé faites-la venir ici, dites-lui que le roi la demande.

Cette pauvre femme quand on lui a dit que le roi la demandait, elle a dit :

— Maintenant on va me tuer, on va tuer mon fils.

Alors il lui a dit :

— Comment ça va qu'il y a deux ou trois jours vous ne pouviez pas acheter du pain et maintenant vous nous prenez ce qu'il y a de meilleur ?

— Eh bé, elle lui a dit la dame, les fils sont arrivés, trois qu'ils étaient partis pour se gagner la vie. L'un a porté trois cents francs, l'autre cinq cents ; et l'autre s'appelle *Fin-Volur*.

— Eh bé, il lui a dit, vous me le ferez venir à la maison ce *Fin-Volur* ; demain matin je l'attends à la maison.

Voilà que la mère arrivée à la maison elle disait :

— Ils vont le tuer, pas contente cette femme, on va tuer mon fils, celui qui nous a porté le pain. Enfin !

— Moi j'ai pas peur, il a dit à sa mère, j'ai pas peur, je me charge de tout.

En arrivant, voilà, il dit au roi :

— Bonjour, monsieur Sire, bonjour.

— Alors, on m'a dit que tu t'appelais *Fin-Volur*.

— Oui, monsieur, je m'appelle *Fin-Volur*.

— Eh bé, on va t'éprouver, avant de te faire tuer je vais t'éprouver, il lui a dit.

Maintenant il a pris trois domestiques, un cheval chacun.

— Voilà, il lui a dit, ces chevaux vont être gardés par quatre sentinelles et il vous faut en prendre un. Si vous n'arrivez pas à telle heure, avec un cheval des nôtres, je vous tue.

— Eh bé, il lui dit, je le ferai.

Il s'en retourne à la maison, il fait un bidon d'un litre pour les endormir, il s'a préparé ce liquide et il s'en va à côté de la cabane habillé en mendiant.

— Mais comment ça va, il lui a dit, que vous ayez froid comme ça ? lui disaient les domestiques.

— Eh bé, c'est parce qu'il en fait.

— Eh bé, rentrez vous chauffer ici.

Ils l'ont fait rentrer dedans. Le malheur qu'ils ont eu. Il l'ont fait rentrer dedans, dans la cabane, et les chevaux étaient dehors. Alors il a dit :

— Moi je porte quelque chose là que ma mère m'a donné ; il y a longtemps qu'on l'avait à la maison, c'est un espèce de sirop, il faudra le goûter.

Lui il s'est servi mais lui il l'a pas bu, il en a servi un bon peu à chacun. Ils boivent ça, au bout de dix minutes tous les quatre roupillaient là. Alors au lieu d'un, il les a pris tous les trois, les chevaux. Il les attache l'un par l'autre et il prend les trois chevaux devant le roi. Le roi lui a dit :

— Mais vous êtes plus fort que moi !

Il lui a dit :

— Mais je suis pas plus fort que vous, mais n'importe quoi que vous me commandez, ça ira mal mais je le ferai.

— Eh bé maintenant, il lui a dit, c'est la dernière chose et vous serez plus fort que moi. Voilà, moi j'irai à la messe demain matin, ma femme restera au lit. Alors avant que j'arrive de la messe il vous faudra tirer un drap dedans le lit où ma femme couchera.

— Eh bé, il lui a dit, je le ferai, je le ferai.

Voilà. Alors il a dit à son frère :

— Il faudra que tu m'aides demain matin, il faudra que tu viennes.

— Eh bien, comme tu voudras.

Il a calculé ce qu'il fallait faire, il est allé chez un boucher acheter un chose de sang, un litre à peu près, et il a mis ça dans un petit chose comme si on faisait du boudin.

— Voilà, il dit. Toi je te mettrai ça au cou et je te foutrai un coup de couteau. Tu tomberas mort, comme si tu étais mort, mais tu n'en seras pas.

Alors il arrive devant la maison du roi et ils se mettent à se disputer tous les deux. Il fait semblant de lui toucher le chose, ça ça saigne, l'autre tombe.

— Je crois qu'il est mort ! il fait comme ça.

La dame du roi elle l'entend de là-haut. Le roi se lève voir ce qui se passait. Du temps l'autre passe par l'escalier et il s'en va dans la chambre. En arrivant dans la chambre c'était *escur* et il lui dit :

— Eh, poussez-vous, poussez-vous !

Cette femme était au milieu du lit.

— Poussez-vous !

— Mais il y en a assez, elle lui dit, de dire : poussez-vous !

Il te lui tire le drap du lit, il se le prend sur le dos et il s'en va. Il s'en va à la maison et il lui dit à sa mère :

— Vous aviez un drap, maintenant vous en aurez deux.

— Mais où tu l'as volé ? Tu vas nous faire mettre en prison *a totis*, elle lui dit.

Alors ils ont fait un grand repas, il y avait le pape invité, un grand repas dans le château. Alors le fils, le roi quand il a vu qu'il avait tiré ce drap :

— Il est plus capable que moi, il a dit. Maintenant si ça continue, je vais le nommer roi comme moi.

Alors voilà qu'il le fait présenter et il a dit à ses frères : « Il faudra que vous veniez, qu'en cas il veuille me tuer. »

Il a pris ses frères et il est allé à la maison. Il y a eu un grand repas, alors voilà que le pape se met à faire un discours. Alors le pape lui a dit comme ça, non le roi :

— Ma femme elle est pour les autres, non pour moi.

— Eh bé, il a dit, ça va ça, a dit le pape.

— Eh bé, maintenant pour la dernière fois que vous ferez quelque chose, vous allez venir à la messe.

Ils sont allés à la messe, que le pape disait la messe, et ils l'ont fait agenouiller devant l'autel et il y a eu quelqu'un qui l'a attaché dans un sac. On l'a monté à la cime d'un escalier long, que peut-être il y avait mille marches, et en descendant on l'amenait par les pieds. Chaque fois un coup de tête sur l'escalier. Et il lui a dit :

— Encore on est pas au fond, encore vous n'êtes pas près d'être au fond.

— Maintenant je crois qu'il sera mort », il dit le type, le sacristain.

Il attrape le sac, il le ferme et ils te le foutent en dessous des poules, là, les poules couchaient dessus. Voilà le roi qui s'amène dans la base-cour.

« Ma femme, il dit, elle est plus pour les autres que pour moi et toi tu es très curieux de regarder le cul des poules. Maintenant vous serez libre à faire ce que vous voudrez. »

La mère il lui tardait qu'il arrive à la maison. Cette pauvre femme se disait : « Il doit être mort depuis qu'on le garde. » Mais le contraire, il lui a dit à sa mère :

« Vous pouvez manger tant que vous voulez, il ne manquera rien. Tout ce qui vous manquera le roi nous le donnera. »

François POUS (Bessède).

Ce conte, en réalité ce mélange de contes, présenté sans titre, nous semble très proche de ces chansons auxquelles René Nelli, puis Xavier Ravier et Jean Séguy ont donné le nom de monstres tant leur composition était hétérogène (1).

Il est fréquent, dans la littérature orale mouvante, de rencontrer des croisements thématiques sources d'amputations ou d'additions, mais ils se limitent d'ordinaire à deux ou trois motifs, le conteur jouant volontairement avec son répertoire tout en respectant une structure minima. La longue durée, la transmission du savoir narratif peuvent aussi faire subir aux textes des transformations qui n'affectent jamais la logique du genre sous peine d'en modifier la nature : il en va ainsi des memorates, récits d'expériences présentées comme vécues dont bon nombre dérivent en fait de contes classiques.

Dans le cas présent le narrateur, qui n'est pas un conteur traditionnel, va beaucoup plus loin et fabrique son monstre à partir de types différents qu'il n'est pas toujours aisé de situer : du type 327 « Les enfants de l'ogre », on passe au type 954 « Les quarante voleurs », puis au type 1525

(1) R. Nelli, La littérature populaire en Languedoc, *Folklore* n° 91, automne 1958, pp. 14-15.

X. Ravier et J. Séguy, Chants folkloriques gascons de création locale récemment découverts dans les Pyrénées, *Via Domitia* VI, Toulouse, 1959, p. 83. Réédition par le CNRS en 1979.

« Le fin voleur » pour finir sur un motif que nous n'avons pas identifié. Selon toute vraisemblance, l'informateur a amalgamé des bribes de récits entendus aux veillées sans atteindre toujours à la cohérence interne, signe d'une longue pratique narrative : la présence du pape ou les plaintes du roi rendues énigmatiques par l'absence de certains maillons n'auraient jamais été acceptées par un auditoire qui aurait demandé des explications au conteur. La multiplication des traits actualisants — localisation, misère, conflit de chasse... — nous semble devoir autant à la tradition du genre qu'à la déperdition esthétique ; dès lors que s'affaiblit la recherche réthorique, la réalité sociale se fait plus présente, enracinant la fiction dans les angoisses du présent.

Vient s'ajouter, dans ce cas précis, le problème de la langue quand on sait que le conte fait figure d'isolat dans un ensemble occitanophone de memorates, de prières et de varia sur les techniques agricoles. Le passage au français, ou du moins à un français régional par ailleurs très riche, manifeste assez un double souci de valorisation. Il s'agit d'abord de prouver à l'interlocuteur de la ville que l'on partage sa culture, ensuite de montrer le prix que l'on attache à son propre savoir. Ainsi transformé en conteur, écouté avec l'attention qui était de mise, le narrateur participe un moment de ce monde merveilleux où les vertus de la parole sublimaient les injustices du quotidien.

La filha que i avián copadi els brassi

I avié una petita filha ambé son paire e sa maire moric. Siètz veuse, se tornèc maridar, la filha agèc una mairastra que fasiá un chic d'aubèrja e apuèi dins sèt o bèit ans la mairastra volguèc pas veire la filha. I dièc que calièc que l'amene dins tal bòsc. Un còp passèc. La filha s'en tornèc a l'ostal. I dièc el segond còp :

« Vòli qu'i copi els brassi. Emporta te el picasson e i coparàs els brassi ».

En i copant els brassi son paire partic, vite. Tombèc, agèc, en tombant, dins le genolh un assugranièr e la filha demorèc dins le bòsc ; coma bosquèc s'en anèc, e s'en anèc dins una cauna de renard o de besties salvatges. E dins quelques jorns, l'endeman o l'endeman passat, el filh del rèi se promenava totjorn pr'aquí per anar a la caça, e vic aquelha femna. Tant polida qu'èra s'enamorèc. Dins quelque temps la guerra se declarèc, el filh del rèi sièc obligat anar a la guerra. E dins aquelh temps agèc un mainatge, la femna sièc encinta, agèc un mainatge. La filha èra pas jamaí estat a l'escòla e sabí pas legir e sa bela-maire i dièc :

« Que can e gat sien plan conservadi mes que la filha siètz partida. »

E quand vic aquò, que totjorn sa bela-maire i donava un resquit de quicòm, la filha i dièc :

« Escotatz, metetz-me el mainatge darrèr de l'asquina, estaca me le e m'en iré ont ja poiré. »

E s'en anèc, s'en anèc.

« Mamá, mamá, se disièc el gojat, teni set.

— Co faré, ieu, paure de tu, a te donar a beure, teni pas els brassi ni res ? »

E s'en anava, s'en anava totjorn. A la fin trobièc un òme :

« Que voliu, ça diu, aquelh petit ? »

— Me diu que i cal donar a beure, mes paure de vos, teni pas cap de brassi. Papà me copèc els brassi e dempuèi som sens brassi. Me maridèri ambe el filh del rèi, s'en es anat a la guerra e m'an fotut a la pòrta. E sei pas ont anar ara. »

E se fasièc nuèit, començava de se far nuèit.

« Ont en aniré ? »

I dièc Nòstre-Sènher :

« Escotatz vau lhear un ròc e aquí aurètz un ostal. »

E apuèi i dièc Nòstre-Sènher que calièc que diguesse tres còps « pel amor de Diu ». E se demorèc en aquelh ostal, apuèi i tustèc els brassi, Nostre-Sènher, per i far venir els brassi e fer beure el mainatge, e i dièc :

« Demorarètz totjorn aquí, si qualqu'un ven vos demandar la caritat, per le fer dintrar o quicòm cal que vos diu tres còps : per l'amor de Diu ».

E el filh del rèi se retirèc de la guerra e i dièc a sa maire o a son paire ont èra la femna.

« La femna s'en es anada, se dièc. Es pas nosautris que l'avem metuda defòra. Es elha que s'en es volguda anar. »

E tornèc, s'en anèc dins le bòsc, el rèi, per veire, per tuar quicòm. E vic aquelh ostal.

« Macanicha, se dièc, jame aviá pas vist aquelh ostal aquí. Co va que i age un ostal aquí ? »

E començava de plhaure. Rondinejava per veire si podiè dintrar dins quicòm, dins un èngart o quicòm, e començava de tronar, de plhaure e aquò. Pan, pan, a la pòrta.

« Qui es aquò ! se dièc la femna.

— Som ieu, se diu. Me podetz pas deishar dintrar ? »

— Nani, monsur, i dièc, aquí deishèm pas dintrar digus.

— Macarel, que farèm ? » Rodava, rodava. « T'i cal tornar ».

« Al mens per l'amor de Diu, se dièc, deishatz me dintrar que plhau a mòrt.

— Nani, aquí digus dintra pas. »

E rodar, rodar, rodar, i torna el segond còp. Pan, pan, pan.

« Qui es aquò ? »

— Es ieu, me voletz pas dintrar per l'amor de Diu ? »

— Nani, aquí dintra pas digus. »

« Es cut, es cut a mòrt. T'i cal tornar. »

Fasquèc tres o quatre còps el torn de l'ostal. Pan, pan, pan.

— Al mens, se dièc, deishatz me dintrar per l'amor de Diu ! »

— Mamá, se ditz le gojat, l'a dit tres còps aquò.

— E ben, òc, vos anam dobrir. »

Aviá fèit un bèl fuèc e tot, s'assietèc al pè dal fuòc e èra cansat, s'endormièc.

« Maman, el capèl de papà tomba al fuòc » se dièc.

L'autre dormiè pas, fasiè l'endormit, escotava.

« Maman, se dièc, el capèl de papà es tombat al fuòc.

— Calha-te.

— E co va, ça dièc, qu'ei vengut, venié totjorn dins aquela region e qu'avié pas james vist aquelh ostal ? »

Li contèc, del fial a l'agulha. Quand son paire i copèc els brassi e que s'en anèc, e qu'en s'en anèc dins una ròca e qu'el filh del rèi l'esposèc. E quand agèc dit tot aquò, la deishèc dire.

« Vos ètz la miba femna e aquò es le miu gojat. »

S'embrassèon *et voilà*. E demorèon quelques jorns aquí.

« Pr'aquò nos cal anar nos promènar, ça diu. Pr'aquò nos cal anar veire papà. »

Fasiá un chic de restaurant, pas grand causa, un chic de quicòm. E s'i diu en aquela femna :

« Bonjorn, madame. Venem dinnar ací. Ont avètz l'òme ? »

— O l'òme, paure de vos es al lièit i a un pauc, i a un pauc. »

— E ben le podèm veire ? ça diu.

— O nani, es dins una misèria afrusa, se disièc ; podetz pas le veire.

— Benlèu le garirem un chic d'aquò, benlèu farem quicòm per el garir. »

E monteon a la cramba, e i avié un arbre coma aquò aquí, un d'aquòs, un assugranièr. Era tot en flor. E se dièc, regardèc aquí, tustèc el genolh e tot le torn del d'aquòs e li fèc tremblhar, e a un moment qu'el fasiè tremblhar li arrenquèc. I disièc :

« Vos en rapelatz, papà, quand me coperètz aquelhs brassi ? Nòstre-Sènher m'els a donadi per vos venir delivrar ! »

E el conte es acabat.

Jean BONNET (Rodome).

La fille à qui on avait coupé les bras

Il y avait une petite fille avec son père et sa mère mourut. Une fois veuf il se remaria, la fille eût une marâtre qui faisait un peu auberge et au bout de sept ou huit ans la marâtre ne voulut plus voir la fille. Elle lui dit qu'il fallait qu'il l'amène dans tel bois. Une fois passa. La fille s'en revint à la maison. Elle lui dit la seconde fois :

« Je veux que tu lui coupes les bras. Emporte la hache et tu lui coupes les bras. »

En lui coupant les bras son père partit, vite. Il tomba, et en tombant il se ficha dans le genou une aubépine et la fille resta dans le bois ; elle s'en alla comme elle put, elle s'en alla, et elle s'en alla, et elle s'en alla dans une grotte de renard ou de bêtes sauvages. Et au bout de quelques jours, le lendemain ou le surlendemain, le fils du roi se promenait toujours par là à la chasse, et il vit cette femme. Elle était si jolie qu'il en tomba amoureux. Quelque temps après la guerre se déclara, le fils du roi fut obligé d'aller à la guerre. Et pendant ce temps elle eut un enfant, la femme devint enceinte, elle eut un enfant. La fille n'était jamais allée à l'école et elle ne savait pas lire et sa belle-mère lui dit :

« Que chien et chat soient bien gardés, mais que la fille s'en aille. »

Et quand elle vit ça, que toujours sa belle-mère lui donnait les restes, la fille lui dit :

« Ecoutez, mettez-moi l'enfant derrière le dos, attachez-moi-le et je m'en irai où je pourrai. »

Et elle s'en alla, elle s'en alla.

« Maman, maman, disait le petit, j'ai soif.

— Comment ferai-je, moi, pauvre de toi, pour te donner à boire, je n'ai pas les bras ni rien. »

Et elle s'en allait, elle s'en allait toujours. A la fin, elle trouva un homme :

« Que voulait-il, dit-il, ce petit ?

— Il me dit que je dois lui donner à boire, mais pauvre de vous, je n'ai pas de bras. Papa me coupa les bras et depuis je suis sans bras. Je me mariaï avec le fils du roi, il est parti à la guerre et on m'a foutu à la porte. Et je ne sais pas où aller maintenant. »

Et il faisait nuit, il commençait de faire nuit.

« Où irai-je ? »

Notre-Seigneur lui dit :

« Ecoutez, je vais lever un rocher et là vous aurez votre maison ». Et après Notre-Seigneur lui dit qu'il fallait qu'il dise trois fois « pour l'amour de Dieu ». Elle resta dans cette maison, et après Notre-Seigneur lui toucha les bras pour lui faire venir les bras et qu'elle fasse boire le petit et il lui dit :

« Vous resterez toujours ici, si quelqu'un vient vous demander la charité, pour le faire rentrer il faut qu'il vous dise trois fois « pour l'amour de Dieu ».

Et le fils du roi s'en revint de la guerre et il demanda à sa mère ou à son père où était la femme.

« La femme est partie, lui dit-on. Ce n'est pas nous qui l'avons mise dehors. C'est elle qui a voulu s'en aller. »

Et il repartit, il alla dans le bois, le roi, pour voir, pour tuer quelque chose. Et il vit cette maison.

« Macaniche, dit-il, jamais je n'avais vu cette maison ici. Comment ça se fait qu'il y ait une maison ici ? »

Et il commençait de pleuvoir. Il tournait pour voir s'il pouvait s'abriter quelque part dans un hangar ou quelque chose et il commençait de tonner, de pleuvoir. Pan, pan, à la porte.

« Qui est-ce ? dit la femme.

— C'est moi, dit-il. Ne pouvez-vous pas me laisser entrer ?

— Non, monsieur, lui dit-elle, ici nous ne laissons rentrer personne.

— Macarel, que ferons-nous ? » Il tournait, il tournait. « Il te faut y revenir. »

« Au moins pour l'amour de Dieu, dit-il, laissez-moi rentrer, il pleut à mort.

— Non, ici personne ne rentre. »

Il tourne, il tourne, il tourne puis il revient une deuxième fois. Pan, pan, pan.

« Qui est-ce ?

— C'est moi, ne voulez-vous pas me laisser rentrer pour l'amour de Dieu ?

— Non, ici personne ne rentre. »

« Ce n'est pas possible. Il te faut y revenir. » Il fit trois ou quatre fois le tour de la maison. Pan, pan, pan.

« Au moins, dit-il, laissez-moi rentrer pour l'amour de Dieu !

— Maman, dit le petit, il l'a dit trois fois ça.

— Eh bien oui, nous allons vous ouvrir. »

Elle avait fait un beau feu et tout, il s'assit au pied du feu et il était fatigué, il s'endormit.

« Maman, le chapeau de papa tombe au feu », dit-il.

L'autre ne dormait pas, il faisait l'endormi, il écoutait.

« Maman, dit-il, le chapeau de papa est tombé au feu.

— Tais-toi.

— Et comment ça va, dit-il, que je suis venu, je venais toujours dans cette région et je n'avais jamais vu cette maison ? »

Elle lui raconta tout, de fil en aiguille. Quand son père lui coupa les bras et qu'elle partit, comment elle s'en alla dans une grotte et que le fils du roi l'épousa. Et quand elle eut dit tout cela, il la laissa dire.

« Vous êtes ma femme et c'est mon enfant. »

Ils s'embrassèrent et voilà. Et ils restèrent quelques jours ici.

« Pourtant, il nous faut aller nous promener, dit-elle. Pourtant il nous faut aller voir papa. »

Elle faisait un peu restaurant, pas grand-chose. Et elle dit à cette femme :

« Bonjour, madame. Nous venons dîner ici. Où avez-vous l'homme ? lui dit-elle.

— Oh, l'homme, pauvre de vous, il est au lit depuis longtemps, depuis longtemps.

- Eh bien pouvons-nous le voir ? dit-elle.
 — Oh non, il est dans une misère affreuse ; vous ne pouvez pas le voir.
 — Peut-être le guérirons-nous un peu, peut-être ferons-nous quelque chose pour le guérir. »

Et ils montèrent à la chambre, il y avait un arbre comme celui-là là, un de ces trucs, une aubépine. Il était tout en fleurs. Elle parla, elle regarda, elle toucha le genou et tout le tour du truc et elle le fit trembler, et au bout d'un moment qu'elle le faisait trembler elle le lui arracha. Elle lui dit :

« Vous le rappelez-vous, papa, quand vous me coupâtes ces bras ? Notre-Seigneur me les a donnés pour venir vous délivrer. »

Et le conte est achevé.

Ce conte, version du Type 706, « La fille sans mains » est très connu dans l'aire indo-européenne, mais il a été aussi recueilli en Amérique et en Afrique.

Croisant une thématique largement répandue depuis le XII^e siècle il se colore souvent d'une tonalité religieuse, l'héroïne se confondant alors avec Sainte Brigitte ou Sainte Germaine dans les pays occitans (1).

El conte de la lentilha

I aviá un òme, en netejant una cortilha trobèc una lentilha. Aquelha lentilha la metèc sus l'escalier e una galhina en passant se la manjèc. E alavetz quand la ven querre, se diu : « Veni querre... » I'aviá deishada a una vesina, es aquò, e la galhina se la manjèc, e alavetz quand ven querre la lentilha, se diu :

« Bon Diu, paure òme, la galhina se l'a manjada.

— Vòli la galhina o la lentilha.

Vòli la galhina o la lentilha.

— Bon Diu, paure òme, prenètz-vos la galhina. »

Aquelha galhina la menèc a cò d'un autre vesin.

« Vesin, vesin, me volèu gardar aquelha galhina ?

— E ben met te-la ande les nòtres aquí. »

Alavetz se l'a mesa aquí e quand a estat le moment de partir al lièit aquí, la galhina i aviá un trauc a la joc e a tombat dins la cortilha dels pòrcs. E els pòrcs se la manjèron. L'endeman, quand ven querre la galhina, se diu :

« Veni querre, vesina, vesina, la galhina.

(1) D. Fabre et J. Lacroix, *Una contairina populara audenca*, Montpellier, Obradors, 1970, pp. 89-99. Aussi : *La tradition orale du conte occitan*, tome 2, Paris, P.U.F., 1974, pp. 88-99.

G. Maugard, Le conte de Sainte Germaine, *Folklore* n° 67, été 1952, pp. 23-28.

J.P. Piniès, Sainte Germaine de Pibrac : figures d'un culte populaire, in *Un demi-siècle d'ethnologie occitane. Autour de la revue Folklore*, Carcassonne, GARAE, 1982, pp. 27-56.

- Bon Diu, paure òme, una aventura ! El pòrc se l'a manjada.
- Vòli el pòrc o la galhina.
Vòli el pòrc o la galhina.
- E ben, emportatz vos el pòrc. Insistavi aquí. E ben emportatz vos le.

Alavetz se l'a amenat aquel pòrc, l'a tornat amenar a cò d'una vesina. E aquelha vesina li a gardat aquí. E aviá un biòu, un biòu castanhièr se disiá. E aquelh biòu, en passant al moment que manjava li a donat un còp de còrna e l'a estripat e s'a mòrt, e quand el venguèc querre, se diu :

« Veni cercar el pòrc.

— Bon Diu, paure òme ! Aquelh biòu se l'a estripat e es mòrt.

— Vòli el biòu o el pòrc.

Vòli el biòu o el pòrc.

— E ben emportatz vos el biòu. »

E aquelh biòu l'a tornat portar a cò d'un ' altra vesina qu'aviá una petita justament. E alavetz se diu :

« Bon Diu, el vòli, el vòli aquelh biòu, el vòli. »

E aquelha petita qu'èra gormanda coma tot se diu a son paire :

« Vòli un bocin de biòu castanhièr.

Vòli un bocin de biòu castanhièr.

Vòli un bocin de biòu castanhièr. »

Alavetz son paire que fa ? Copa un bocin de perna, aquí, del biòu e li fa coire. Quand venguèc aquelh òme cercar el biòu i diu :

« Aquelha petita a volgut un bocin de biòu. Ara vos le pòdi pas tornar donar atal.

— Vòli la petita o el biòu.

Vòli la petita o el biòu.

— E ben escotatz, monsur, tornarètz dins un moment, vos metrai la petita dins un sac quand dormirà, atal s'en avisarà pas, e vos l'emportarètz. »

Alavetz fa coma si metiá la petita dins un sac mes en guisa d'i metre la petita i a mes una gossa tòrta. Alavetz aquelh òme quand a estat lhen sus la montanha se diu :

« Me caldriá plan gaitar aquelha petita polida. »

Alavetz dobris el sac e chac ! aquelh gos en sautant li a emportat el nas, e fasié que cridar :

« Arresta-me la gossa tòrta que el nas se me l'empòrta ! »

Le conte de la lentille

Il y avait un homme qui, en nettoyant la loge d'un cochon, trouva une lentille. Cette lentille il la mit sur l'escalier et une poule en passant la mangea. Et quand il vient la chercher il dit : « Je viens chercher... », il l'avait

laissée à une voisine, c'est ça, et la poule la mangea, et alors quand il vient prendre la lentille, elle dit :

« Bon Dieu, pauvre homme, la poule l'a mangée.

— Je veux la poule ou la lentille.

Je veux la poule ou la lentille.

— Bon Dieu, pauvre homme, prenez la poule. »

Cette poule il l'amena chez un autre voisin :

« Voisin, voisin, voulez-vous me garder cette poule ?

— Eh bien mets-la avec les nôtres. »

Alors, il l'a mise là et quand ça a été le moment d'aller au lit, il y avait un trou au poulailler et la poule est tombée dans la loge des cochons. Et les cochons la mangèrent. Le lendemain, quand il vient chercher la poule il dit :

« Je viens, voisine, voisine, chercher la poule.

— Bon Dieu, pauvre homme, quelle aventure ! Le cochon l'a mangée.

— Je veux le cochon ou la poule.

Je veux le cochon ou la poule.

— Eh bien, emportez le cochon. (Il insistait). Eh bien emportez-le. »

Alors il a pris ce cochon, il l'a amené de nouveau chez une voisine. Et cette voisine le lui a gardé là. Et il y avait un bœuf, un bœuf « châtaigne », disait-on. Et ce bœuf, en passant alors qu'il mangeait lui a donné un coup de corne, il l'a étripé et il est mort, et quand il vint le chercher, il dit :

« Je viens chercher le cochon.

— Bon Dieu, pauvre homme ! Ce bœuf l'a étripé et il est mort.

— Je veux le bœuf ou le cochon.

Je veux le bœuf ou le cochon.

— Eh bien, emportez le bœuf. »

Et ce bœuf à nouveau il le porte chez une autre voisine qui avait une petite fille justement. Et alors elle dit :

« Bon Dieu, je le veux, moi, je le veux ce bœuf, je le veux. »

Et cette petite, qui était gourmande comme tout, dit à son père :

« Je veux un morceau de bœuf châtaigne.

Je veux un morceau de bœuf châtaigne.

Je veux un morceau de bœuf châtaigne. »

Alors son père, qu'est-ce qu'il fait ? Il coupe un morceau de cuisse, là, du bœuf et il le lui fait cuire. Quand cet homme vint chercher le bœuf il dit :

« Cette petite a voulu un morceau de bœuf. Maintenant je ne peux pas vous le donner comme ça.

— Je veux la petite ou le bœuf.

Je veux la petite ou le bœuf.

— Eh bien écoutez, monsieur, vous reviendrez dans un moment, je mettrai la petite dans un sac quand elle dormira, comme ça elle ne s'en rendra pas compte, et vous l'emporterez. »

Il fait comme s'il mettait la petite dans un sac mais au lieu d'y mettre la petite il y a mis une chienne boiteuse. Et cet homme quand il a été bien loin sur la montagne se dit :

« Il me faudrait bien regarder cette jolie petite. »

Alors il ouvre le sac et clac ! Ce chien en sautant lui a emporté le nez, et il n'arrêtait pas de crier :

« Arrêtez la chienne boiteuse qui m'emporte le nez. »

Randonnée

Un rat en passant per una lôtja se fendèt els pòts. Se va trobar el cordonièr.

« Cordonièr adoba me els pòts.

— Teni pas pels. »

Se va trobar el pòrc :

« Pòrc dona me pels. Pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

Alavetz el pòrc i diu :

« Se te vòls pels te me cal donar bren. »

Se ba trobar el molinièr :

« Molinièr dona me bren. Bren donarai al pòrc, el porc me donarà pels, pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

Le molinièr i diu :

« Me cal blhat. »

S'en va trobar el camp :

« Camp dona me blhat. Blhat donarai al molinièr, el molinièr me donarà bren, bren donarai al pòrc, el pòrc me donarà pels, pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

El camp i diu :

« Me cal fems. »

S'en va trobar la vaca :

« Vaca dona me fems. Fems donarai al camp, el camp me donarà blhat, blhat donarai al molinièr, el molinièr me donarà bren, bren donarai al pòrc, el pòrc me donarà pels, pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

La vaca i diu :

« Me cal èrba. »

S'en va trobar el prat :

« Prat dona me èrba. Èrba donarai a la vaca, la vaca me donarà fems, fems donarai al camp, el camp me donarà blhat, blhat donarai al molinièr, el molinièr me donarà bren, bren donarai al pòrc, el pòrc me donarà pels, pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

Le prat i diu :

« Me cal aiga. »

S'en va trobar la ribièra :

« Ribière dona me aiga. Aiga donarai al prat, el prat me donarà èrba, èrba donarai a la vaca, la vaca me donarà fems, fems donarai al camp, el camp me donarà blhat, blhat donarai al molinièr, el molinièr me donarà bren, bren donarai al pòrc, el pòrc me donarà pels, pels donarai al cordonièr per m'adobar els pòts. »

Alavetz an fait l'escambia, totòm a donat çò que calian totis e al moment que cal partir, quand tot aquò s'es passat, el cordonièr adoba els pòts de la rateta, la rateta passa per un prat, un gat arriba e se la manja.

Passi per un prat.

Mon conte es acabat.

Randonnée

Un rat en passant par une loge se fendit les lèvres. Il va trouver le cordonnier.

« Cordonnier arrange-moi les lèvres.

— Je n'ai pas de poils. »

Il va trouver le cochon :

« Cochon donne-moi des poils. »

Alors le cochon lui dit :

« Si tu veux des poils, il te faut me donner du son. »

Il va trouver le meunier :

« Meunier donne-moi du son. Du son je donnerai au cochon, le cochon me donnera des poils, des poils je donnerai au cordonnier pour m'arranger les lèvres. »

Le meunier dit :

« Il me faut du blé. »

Il va trouver le champ :

« Champ donne-moi du blé. Du blé je donnerai au meunier, le meunier me donnera du son, du son je donnerai au cochon, le cochon me donnera des poils, des poils je donnerai au cordonnier pour m'arranger les lèvres. »

Le champ lui dit :

« Il me faut du fumier. »

Il va trouver une vache :

« Vache donne-moi du fumier. Du fumier je donnerai au champ, le champ me donnera du blé, du blé je donnerai au meunier, le meunier me donnera du son, du son je donnerai au cochon, le cochon me donnera des poils, des poils je donnerai au cordonnier pour m'arranger les lèvres. »

La vache lui dit :

« Il me faut de l'herbe. »

Il va trouver le pré :

« Pré donne-moi de l'herbe. De l'herbe je donnerai à la vache, la vache me donnera du fumier, du fumier je donnerai au champ, le champ me donnera du blé, du blé je donnerai au meunier, le meunier me donnera du son, du son je donnerai au cochon, le cochon me donnera des poils, des poils je donnerai au cordonnier pour m'arranger les lèvres. »

Le pré lui dit :

« Il me faut de l'eau. »

Il va trouver la rivière :

« Rivière donne-moi de l'eau. De l'eau je donnerai au pré, le pré me donnera de l'herbe, de l'herbe je donnerai à la vache, la vache me donnera du fumier, du fumier je donnerai au champ, le champ me donnera du blé, du blé je donnerai au meunier, le meunier me donnera du son, du son je donnerai au cochon, le cochon me donnera des poils, des poils je donnerai au cordonnier pour m'arranger les lèvres. »

Alors ils ont fait l'échange, chacun a donné ce qu'il fallait à chacun et au moment de partir, quand tout ça s'est passé, le cordonnier arrange les lèvres de la petite rate, la petite rate passe par un pré, un chat arrive et la mange.

Je passe par un pré.

Mon conte est achevé.

Les randonnées, appelées aussi histoires en chaînes ou contes à délier la langue, sont extrêmement populaires en Languedoc, figure obligée du répertoire du conteur prouvant par la vitesse à laquelle il dit le conte sa dextérité orale (1).

Jean-Pierre PINIÈS.

(1) Citons pour mémoire : Antonin Perbosc, *Contes de Gascogne*, Paris, Erasmé, 1954, pp. 161-181, avec de précieux commentaires dus à P. Delarue ; et C. Fabre-Vassas, *Adrienne Soulié, Couturière et conteuse à Saint-Couat d'Aude*, Atelier du Gué, 1982, pp. 30-47.

Les manlevats e les empruntats ⁽¹⁾

Aquí çò que se racontava a nòstra epòca : aquela annada fasquèt un mishant ivèrn, plauguèt e nevèt cada jorn. Les tropèls avián pas mai a manjar e les paures paisans perdián totas las bèstias.

Pr'auquò, se trapava un riche qu'aviá cent fedas, cent anhèls, cent vacas, cent vudèls, cent cavalas e cent polins e... aviá tot gardat !

Alavètz, Març diguèt a Abril : « Presta-me dos jorns e dos que ieu n'ei faràn quatre e las fedas del mishant riche farèm pèbatre ! »

Plauguèt quatre jorns e quatre nuèits, totis les tropèls moriguèron exceptat le petit anhèl negròt que le pastre salvèt amé la palha dels esclòps.

(Voici ce qui se contait à notre époque : cette année-là, il fit un hiver rigoureux, il pleuvait et il neigeait chaque jour. Les troupeaux n'avaient plus rien à manger et les pauvres paysans perdaient toutes les bêtes. Pourtant, il se trouvait un riche qui possédait cent brebis, cent agneaux, cent vaches, cent veaux, cent juments, cent poulains et... il avait tout gardé !

Alors, Mars dit à Avril : « Prête-moi deux jours et avec les deux qui sont à moi, cela fera quatre et les brebis du méchant riche nous feront mourir de faim ! (2)

Il plut pendant quatre jours et quatre nuits, tous les troupeaux moururent à part le petit agneau tout noir que le berger sauva avec la paille des sabots.)

Récit recueilli le 17 juin 1982 auprès de Mlle Antoinette Villefranque, à Pauligne (Aude) ; elle est née en 1910 à Salza (Aude). C'est là qu'elle a entendu ce petit conte. Il était traditionnellement dit à la fin du mois de mars et au début du mois d'avril, période pendant laquelle « se cal mesfisar dels manlevats e dels empruntats », ces jours « empruntés » étant considérés comme propices au mauvais temps.

Dominique BAUDREU.

Ce petit conte est dans la tradition des « fabliaux » relatifs à la fin mars et au début avril. F. Mistral (*Trésor du Félibrige*) donne non seulement les différents noms qui leur sont donnés dans les pays de langue d'Oc, mais leur définition « ... noms qui désignent les trois derniers jours de Mars et les quatre premiers d'Avril, période remarquable par une recrudescence de froid... », et il cite de nombreux exemples de ces petits fabliaux.

D'après les observations faites dans le milieu paysan, et en particulier chez ceux qui possédaient du bétail, les quelques jours de fin mars et du début d'avril sont des jours de mauvais temps ; on personnifie et on met en scène Mars et Avril ; ils punissent les imprévoyants qui, croyant l'hiver terminé, pensent pouvoir amener leurs bêtes en plein air... Ils n'ont pas gardé de pâture et les animaux meurent de faim à l'étable.

Dans nos régions, on appelle généralement ces jours « les vacairòls » (de vaca), mais aussi les « empruntats » (Mistral : *les jours d'emprunt*) ; les variantes sont nombreuses, et portent surtout sur le nombre de jours

qui, d'ailleurs, ne dépasse jamais trois ou quatre. — L. Alibert (*Dictionnaire occitan-français*) dit : « vacairòls, vacairils : les quatre derniers jours de mars et les trois premiers jours d'avril, marqués par des gelées et des averses ». — A. Moulis (*Dictionnaire languedocien-français*) écrit : « ... als baicaròls : à l'équinoxe de printemps, synonyme de : prestous : mars a deux jours, il en demande deux à avril et : la bestio d'un pagès farem perno-batre » (3) (la bête d'un paysan nous ferons perno-bâtre). — J.P. Chassany (*Dictionnaire de Météorologie populaire*) en cite dans le Bas-Vivarais, en Auvergne, en Corse, dans les Vosges.

Voici un « vacairòl » de l'Aude (relevé par F. Mistral) particulièrement savoureux :

Mars, Marsèl

Nou m'as tuat ni vaco ni vedel

Ni fedo ni agnel

Ni crabo ni crabit

Mars es finit

Mars diguèt à-n Avril :

Presto-me n'en un, presto-me n'en dous

E dous que n'ai fan quatre :

Las vacos de la Vièlho farem pèd-batre. (4).

Le conte recueilli par D. Baudreu est très intéressant en ce sens qu'il apporte une variante très importante. Alors que dans toutes les versions que je connais, le paysan est puni de son imprévoyance, ici c'est le mauvais riche qui est puni.

Urbain GIBERT.

Jean-Pierre PINIFÈS.

NOTES

- (1) En occitan, ces deux termes sont synonymes : les empruntés.
- (2) Le terme « pèbatre » désigne, au moment de la mort, les tressaillements, les brusques secousses du corps et des membres inférieurs, en particulier (pè-batre).
- (3) « Perno » = fesse, cuisses, « Pernobatre » se dit des animaux qui tremblent de froid, à tel point que leurs cuisses semblent s'entrechoquer. Se débattre des pieds ou faire battre les cuisses dans les soubresauts de l'agonie (A. Moulis).
- (4) On verra aussi le conte intitulé « Les meses » et son commentaire dans « *La tradition orale du conte occitan* » de D. Fabre et J. Lacroix, pp. 395-402.

Bibliographie

Claudine FABRE-VASSAS : *Adrienne Soulié. Couturière et conteuse à Saint-Couat d'Aude. Atelier du Gué, Villelongue d'Aude, 1982.*

Dans l'atelier de menuiserie de mon enfance, qu'enivrait l'odeur des copeaux, le subtil artisan s'inquiétait toujours des chasses qu'il avait inspirées, longues heures immobiles où je m'efforçai de poser quelques grains de sel sur la queue des oiseaux pour empêcher leur vol.

Lieu d'hommes, d'apprentissage de la facétie, tel celui du Père d'Adrienne Soulié, à Saint-Couat d'Aude, petit village paisible étalé entre vignes et collines. Mais ici, au *club* des hommes, à la répétition sans fin des histoires salées, fait écho l'atelier de couture, chambre mystérieuse par son indépendance, domaine des femmes, chemin de passage en l'attente de l'éclosion des corps, où règne Adrienne Soulié la conteuse. Un portrait émouvant, photographie fanée, dit assez la beauté de cette femme, secrètement fidèle à un amour déçu, écolière brillante que son époque a enfermé entre fils et aiguilles. Mais sur cette discrétion la parole prend sa revanche avec un répertoire à multiples facettes où les niaiseries de l'androgynie Jean le Sot tempèrent la brutalité involontaire de Jean de l'Ours ; où les histoires en chaîne croisent les contes moraux ; où un certain anticléricalisme populaire dessine clairement le fossé qui sépare le discours des clercs de la spontanéité villageoise. A travers fuites et fugues langagières, c'est aussi le village qu'Adrienne raconte, l'histoire vraie se transmuant en texte merveilleux dès lors que le fait divers intègre la fiction : ainsi l'un ne croira jamais que la terre tourne autour du soleil, le fossoyeur représentera toujours l'incarnation redoutée des morts ou tel autre, marié pour treize sous, aura loisir de gémir sur la pauvreté ou l'avarice qui conduisent à de mauvaises unions... images éclatées si proches de celles minutieusement transcrites par le vieux maître de Moux, le poète Jean Lebrau. Enfin aux malheureux que n'auraient pas séduits la richesse de ces fables la couturière offrait le secret de son onguent — *l'herbe des trois galants* — propre à réparer toutes les blessures tant il ouvrait les portes de l'oubli ou du temps répété.

J'aime qu'à cette voix de femme, éteinte, réponde celle d'une autre femme par des commentaires où l'émotion le dispute au savoir, modèle d'une ethnologie que nous ressentons, avec fierté, comme profondément languedocienne.

Jean-Marie BOSCH.

Antonin PERBOSC : *Proverbes et dictons du pays d'oc. Réunis et présentés par Josiane Bru et Daniel Fabre. Marseille, Rivages, 1982.*

Les moralités et les maximes m'exaspèrent tant elles prétendent contenir la marche du monde et figer le jaillissement obscur de nos passions en formules lapidaires qui désignent à l'évidence le plaisir comme leur ennemi.

Les fables s'en éloignent grâce à la fantaisie de loups cruels, de pigeons tendrement amoureux ou de chênes bavards, et sans doute ce livre s'en inspire-t-il déjà par sa forme. Bois gravés et pointes sèches qui illustrent le texte, papier marbré de couverture en appellent trop aux images convoitées de l'enfance pour que l'on n'accorde pas immédiatement à l'ouvrage une valeur essentielle. Par ailleurs quel meilleur hommage rendre à Perbosc, cet instituteur assez lucide pour rendre à des enfants la place qui est la leur — la première — en instituant une société de recherche et de collecte dont la présidence était animée par une fillette de treize ans.

Une autre des règles qu'il avait fixées était de ne rien changer, de ne rien jeter découvrant ainsi la vertu des scories apparentes de la langue que le proverbe, puisqu'il s'agit de proverbes, illustre au mieux. Au-delà d'universaux qui confortent une fragile pérennité, c'est le fourmillement de la variation ou de la contradiction des signes qui domine : chacun lira le message des bêtes et des plantes à sa manière pour formuler d'imprévisibles pronostics. Ce sont aussi ces instants que seuls saisissent ceux qui ont gardé une âme assez attentive pour voir « le soleil se regarder » ou « les puces sauter », la nuée des métaphores — telle « la tête du fou traversée par le vent » — qui conduisent à une poésie pure aussi bouleversante, dans sa transcendance, que les méandres isoglossiques des fabuleuses cartes de l'atlas de Xavier Ravier.

Pourrait-on à cerner le temps, lui échapper ? Le proverbe en vérité se déploie, brille pour des époques et parfois disparaît, loué ou méprisé au fil des regards. Ce n'est pas le moindre mérite du recueil, plus précisément de sa préface, de convoquer, nus, les collecteurs pour que parle la volonté qui les a poussés : troubadours ou clercs, enfants ou érudits, curieux ou ethnographes construisent l'histoire de notre culture dans un va-et-vient incessant d'échanges et de refus qui n'interrompt pas la création, discrète, du peuple vivant.

Jean-Marie BOSC.

Claude ACHARD : *Les uns et les autres. Dictionnaire satirique des sobriquets collectifs de l'Hérault. Préface de Daniel Fabre. Béziers, Centre International de Documentation Occitane, 1982.*

Baisa-barrols, baise-verrous, caps de grès, têtes de plâtre, cantacocuts, chante-cocus, nega-evesque, noyeurs d'évêques... la diversité des sobriquets collectifs exerce une fascination où l'obscurité — qui ne résiste pas à la sagacité de l'auteur — et les déviances deviennent propices à toutes les rêveries. Un tel recueil suscite une multitude d'images. Qui n'y verra pas l'ombre de ce fameux bibliothécaire argentin tellement amoureux des taxinomies qu'il en vint à écrire une zoologie imaginaire, ou celle de Rabelais accumulant jeux et injures dans un fantastique vertige dénominateur ? J'y retrouve aussi la truculence de ces moines de Lagrasse quand, au XII^e siècle, ils quittaient la sévérité de leurs antiphonaires ou la douceur de leurs

femmes pour fabriquer leur vin et leur miel, s'exerçant parfois, rêveusement, à des exercices d'écriture, jouant avec toute les graphies pour exprimer une vaine morale : « *De la mar la sal, de las putas le tot mal* ».

Cette ivresse des mots en appelle aussi à un monde réel que tente d'étouffer l'abolition désastreuse de la distance, car où passait-on sa vie, — hormis pour les mâles soumis à la déportation militaire — sinon dans son terroir, élargi pour le besoin du plaisir ou des travaux à quelques villages dont sabots et charrettes limitaient l'horizon ? Dans ce monde clos on joue des rivalités, des jalousies accumulées et, en ne résistant pas au sain désir de se moquer des autres on affirme hautement sa différence par la facétie du sobriquet. Tout est bon, depuis les mythes anciens jusqu'aux aventures les plus récentes, pour rire des voisins, qualifiés aussi par leurs activités. Les moindres usages, une originalité assumée ou refusée serviront de même à alimenter ce vaste discours. C'est cette geste du quotidien, ce voyage de clocher à clocher que Claude Achard — richement préfacé par Daniel Fabre — nous donne à lire, extraordinaire exploration d'un paysage à la mesure de l'œil, qu'accompagnent des commentaires dont la saveur et la précision font pâlir la médiocre science creuse que prétendent encore diffuser, ça et là, de stériles mandarins.

Il reste une inquiétude cependant face à ces villages capables d'engourtir toutes les nourritures (ânes, pies, chèvres, scarabées... tout fait ventre !) quand, autant, comme Béziers, vous accueillent à l'heure du repas avec un tel regret : « *Quante domatge ! S'ères vengut pus lèu aurias manjat la sopa amé nautres !* » (Quel dommage ! Si tu étais venu plus tôt tu aurais mangé la soupe avec nous), et je ne veux y voir que malice de peur de trouver un goût trop amer à la soupe des amis de l'Hérault.

Jean-Marie BOSCH.

Ethnotextes d'Ariège (*Via Domitia n° 25, 1981/1, 56, rue du Taur, 31000 Toulouse*).

Sous la direction de Christian Anatole, sont rassemblés dans ce n° de *Via Domitia*, 65 pages de textes consacrés au folklore ariégeois. En voici le sommaire : La cassa singulière (1814) et Le dialogue de Prades (1868) présentés par Christian Anatole, La rotica de l'ors de Pradas (par André Lagarde), L'invective et la satire en Languedocien ariégeois : chansons, libelles et placets, 1789-1910 (par Fr. Baby), Proverbes de Pamiers (par B. Guichou), Adrien Arisure (1826-1896) et le « Curé de Rabat » (par Claude Delpla).

Sont assemblés et analysés là des matériaux ethnographiques assez connus qui se rapportent essentiellement au XIX^e siècle et dans lesquels on peut déceler plusieurs points de convergence avec certaines traditions de la haute vallée de l'Aude. Un excellent travail de spécialiste qui, par la même occasion, a le mérite de témoigner de l'état de la langue d'oc entre la Révolution et le début de ce siècle.

Jean FOURIÉ.

Joan FORIÈR : *Diccionari de la literatura occitana audenca. CIDO, e Seccion Audenca de l'IEO.*

Nous ne ferons pas l'affront à nos lecteurs de présenter Jean Fourier, polygraphe méritoire et collaborateur de notre revue. Avec sa dernière publication, c'est un instrument précieux qu'il nous fournit, compilation d'écrivains en langue d'oc souvent injustement oubliés ou dont le nom brille encore au firmament des lettres occitanes qu'ils ont su servir au mieux. Titres, éditeurs, pseudonymes, rien n'échappe à l'auteur dont la parfaite connaissance des gazettes et des petites feuilles suscite toujours la curiosité. Des remarques critiques complètent cette étude que les lecteurs audois, voire languedociens, épris de localisme, auront plaisir à consulter.

Raymond PALIS.

Emilièrles d'Arège (Via Domitia n° 25, 19811, 26, rue du Tour, 31000 Toulouse).

Sous la direction de Christian Anacleto, sont rassemblés dans ce n° de Via Domitia, 62 pages de textes consacrés au folklore arégeois. En voici le sommaire : Les cases arégeoises (1817) et Le dialecte de l'Arège (1868) présentés par Christian Anacleto. Les forces de l'Arège de l'Arège par Anacleto. L'Arège, l'investitive et la saine en l'arégien arégeois par Anacleto. Libelles et piécets, 1789-1910 (par Fr. Baby). Proverbes de Pamiers (par B. Guichon). Adrien Arégeois (1826-1890) et le « Conte de l'Arège » (par Claude Depas).
L'Arège, un lieu — dit-on — no notionalisat sus costes etissiosas stendidas. Son aspect et son analyse, la des materias etnoantropologicas, assez connus ont se rapportent essentiellement au XIX^e siècle et dans lesquels on peut de ceslèr plusieurs points de convergence avec certaines traditions de la haute vallée de l'Arège. Un excellent travail de spécialiste qui, par la même occasion, a le mérite de remonter à l'état de la langue d'oc pure la Révo- lution et le début de ce siècle.
L'Arège, un lieu — dit-on — no notionalisat sus costes etissiosas stendidas. Son aspect et son analyse, la des materias etnoantropologicas, assez connus ont se rapportent essentiellement au XIX^e siècle et dans lesquels on peut de ceslèr plusieurs points de convergence avec certaines traditions de la haute vallée de l'Arège. Un excellent travail de spécialiste qui, par la même occasion, a le mérite de remonter à l'état de la langue d'oc pure la Révo- lution et le début de ce siècle.

RÉÉDITION DE LA REVUE « FOLKLORE »

A la veille de la dernière guerre se regroupaient à CARCASSONNE, autour du Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE, des hommes et des femmes désireux de mieux saisir tout ce qui touchait le patrimoine culturel audois : Le Groupe Audois d'Etudes Folkloriques venait de naître. Immédiatement, il intégrait en son sein des écrivains, des artistes, des enseignants, mais aussi bon nombre de volontés éparses dans les villages du département ou des régions voisines qui allaient tisser un réseau souple et efficace d'information ; les poètes Joë BOUSQUET ou Jean LEBRAU y côtoyaient René NELLI, le linguiste Paul ALIBERT, les instituteurs Urbain GIBERT, Francis VALS, et tant d'autres qui allaient œuvrer dans le même but, animés par la même passion.

Le groupe allait se doter d'une revue — FOLKLORE — qui accueillerait des contributions prestigieuses et essentielles quant à la connaissance de la vie culturelle languedocienne. Mensuelle à ses débuts, trimestrielle ensuite, la revue étendait immédiatement son action à de nombreux champs d'activité : proverbes, enquêtes sur la magie populaire, outillage agricole, fêtes, folklore préhistorique... Son succès fut tel qu'à travers les vents et les marées de l'Histoire elle allait résister pour être aujourd'hui la plus ancienne revue ethnographique française.

Or, la demande est telle que, depuis longtemps, les premiers numéros de la revue sont épuisés ; aussi le Groupe Audois de Recherche et d'Animation Ethnographique se propose la réédition progressive de ce qui reste un instrument indispensable au chercheur, comme une source de découvertes passionnantes pour le simple lecteur attentif à son patrimoine et aux formes originales de civilisation qu'il reflète.



BULLETIN DE COMMANDE

NOM :

Prénom :

Adresse :

Commande la réédition de FOLKLORE année 1938 (1 volume de 200 pages) : 70 Francs franco.

Ci-joint mon règlement adressé à :

G.A.R.A.E.

50, Rue Buffon à Carcassonne - 11000.

UN DEMI-SIÈCLE D'ETHNOGRAPHIE OCCITANE

Autour de la revue « FOLKLORE »

A l'occasion des Rencontres sur l'ethnologie occitane (Carcassonne, 28/31 mai 1982), une exposition a été réalisée autour de la revue *Folklore*, la plus ancienne des revues d'ethnographie française, fondée à Carcassonne en 1938. Comme il ne s'agissait pas de détailler la longue histoire de cette revue qui a accueilli maintes signatures prestigieuses (Van Gennep, Varagnac, Maurice Louis...), trois thèmes ont été particulièrement choisis. Leur présentation fait une large place à l'iconographie languedocienne, à des photographies anciennes inédites, à des documents d'une extrême rareté (outils disparus, objets de culte provenant de collections personnelles, éditions de livres de magie du XVII^e et du XVIII^e siècles...) et, bien évidemment, aux articles de la revue. Un catalogue très riche marque cet hommage ; il comprend, outre un descriptif détaillé, de larges extraits des documents et des photos exposées ; l'ensemble est accompagné d'articles de fonds qui, à la lumière de l'anthropologie la plus moderne, s'efforcent de lire aussi bien les origines de ce renouveau ethnographique incarné par *Folklore* que certaines manifestations saillantes de la culture populaire ; à travers les croyances, les formes singulières d'un artisanat, ou l'affirmation d'un groupe dans un rituel ludique, c'est l'originalité d'une société qui se déploie dans la richesse de sa différence et de ses rêves les plus secrets.



Sommaire du Catalogue

REPÈRES.

PRÉSENTATION, par Daniel Fabre.

Les années fondatrices : 1938-1939.

Le champ des recherches.

L'ICONE ET LE LIVRE, par Jean-Pierre Piniès.

Sainte Germaine de Pibrac : figures d'un culte populaire.

Les objets exposés.

Le livre de magie : l'écrit dans la tradition sorcellaire.

Les objets exposés.

LES ARTISANS, par Dominique Blanc.

Artisans au village et village d'artisans.

Les objets exposés (avec René Piniès).

FÊTE ET IDENTITÉ, par Christiane Amiel et Claudine Fabre-Vassas.

Carnaval, classes d'âge et identité d'un quartier : le Tour de l'âne de la Cité à Carcassonne.

Les objets exposés.

L'ouvrage (156 pages + photos et dessins) peut être commandé au GARAE, 50, rue Buffon, 11000 CARCASSONNE (60 F + 10 F de frais de port).



